



Vains conseils

Mon cher ami, le conseil que tu me demandes est bien difficile à donner. Donc tu as une liaison que tu ne peux dénouer, et qui me paraît être dans des conditions déplorables pour toi. Je suis vieux, on t'a dit que j'avais vécu, et tu appelles mon expérience à ton aide. J'ai peur qu'elle ne puisse rien pour toi, tu me sembles mal pris. Si j'ai bien pénétré ta lettre, voici ton cas. Tu as fait la conquête d'une femme mariée trop tenace. Je vais préciser pour être sûr de ne me point tromper. Tu es jeune, fort jeune, vingt-cinq ans. Après avoir un peu couru, de droite et de gauche, par les rues et les femmes des rues, tu as été sollicité, comme nous le sommes tous, par le désir d'amours plus élégantes. Alors tu as remarqué une amie de ta mère qui te remarquait, elle, depuis quelque temps déjà. Elle se trouvait juste à ce moment où la femme est encore bien, mais sur le point de devenir mal. Quarante ans passés, de l'embonpoint, de la fraîcheur, cette fraîcheur des raisins conservés, et de la tendresse à revendre, son mari n'en consommant plus depuis longtemps. Vous avez d'abord échangé des regards. Puis vos poignées de main ont été un peu longues, plus étroites, avec des pressions timides d'abord, puis significatives. Puis tu l'as embrassée, un soir, derrière une porte, et elle t'a rendu ton baiser avec usure. Tu es sorti pour te promener, ravi, léger, délirant. Tu étais pris. Quelques jours plus tard la chaîne était rivée. Une rude chaîne, mon pauvre ami. D'abord l'âge de ta maîtresse constitue à lui tout seul un danger terrible. Les femmes, à ce point-là, cherchent leur dernière proie, le pain à mettre sur la planche pour les vieux jours. La planche est capitonnée. Tant mieux, mais qu'importe ? Un vieux renard est plus retors qu'un jeune. Et puis songe que la chose à laquelle une femme consent le moins à renoncer, c'est l'amour. Elle retarde ce moment d'abdication le plus loin possible ; et, si elle le peut, jusqu'à la paralysie sénile. Moi, je voudrais qu'on condamnât la débauche des vieilles comme les détournements de mineures. Est-il plus coupable, en effet, de commencer trop tôt que de finir trop tard ? Dans les deux cas, on viole la nature. Mon pauvre garçon, que je te plains ! Voici, n'est-ce pas, cinq ans que la chose dure. Oui, j'ai compris, elle était encore appétissante. Elle ne l'est plus. Cinq ans, à l'âge de la culbute ça compte pour cinquante. Tu l'as vue se détériorer de jour en jour. Quand tu l'as prise c'était un plat mangeable. Maintenant, ce ne sont plus que des restes... bons à jeter. Tu n'auras désormais, je le crains, que la consolation de la voir vieillir. C'est au moins une vengeance, cela, et une bonne. Car je ne découvre pas comment tu pourrais t'en débarrasser, à moins de dire la chose à ta mère, ce qui ne serait pas délicat. Elle dîne chez vous deux fois par semaine ; elle vient, le soir, à tout moment. Son mari t'adore et t'emmène au spectacle. C'est dans l'ordre. Quant à elle, elle te lapide d'attentions, de soins, de tendresses, de marques irrécusables d'amour. Vois-tu, voici deux choses qu'on devrait enseigner aux enfants, avec l'alphabet : Il ne faut jamais prendre une maîtresse qui ne peut plus vous être infidèle. Il faut se garder autant que possible des liaisons qu'on ne peut pas dénouer avec de l'argent. Quand une

femme est encore désirable, en manœuvrant bien, on peut souvent s'en débarrasser au détriment d'un ami. Ce n'est point ton espoir. Cependant, tu veux rompre à tout prix. Rompre ! Quel problème !

Celui qui ferait un bon manuel de l'art de rompre rendrait plus de services à l'humanité, aux hommes surtout, que l'inventeur des chemins de fer. Cherchons des moyens pratiques. Si nous vivions dans un autre siècle et avec d'autres mœurs, je te conseillerais simplement de l'empoisonner, puisqu'elle dîne souvent chez toi. Mais tu t'y prendrais mal et tu te ferais pincer. Je sais bien qu'il y a encore d'autres moyens d'empoisonner une femme, que la loi ne peut prévoir et ne punit point. Il ne m'appartient pas de te les dévoiler, passons. Il n'existe en réalité, pour rompre avec une maîtresse, qu'un bon procédé : c'est le plongeon. On disparaît et on ne reparaît plus. Elle vous écrit ; on ne répond pas ; elle vient vous voir, on a déménagé. Elle vous recherche partout, vous demeurez introuvable. Si par hasard on la rencontre, on a l'air de ne la point reconnaître, et on passe. Si elle vous arrête, on lui demande avec politesse : « Que désirez-vous, madame ? » Et on jouit de sa stupéfaction, de sa fureur indignée. Avec ce procédé, il n'y a à craindre que le vitriol. Ce moyen a cet avantage d'être radical et grossier. Mais il n'est point applicable à ton cas, malheureusement, puisque tu vis en famille. Il faut toujours que le lapin chassé revienne terrer à son trou ; il faut toujours rentrer au logis paternel, quelque longue que soit l'absence. Elle te rattrapera au retour, voilà tout. Donc quoi ? Te résigner ! La garder. Je sais bien que tu as pour elle maintenant autant de haine que de dégoût. Tant pis. Je crois qu'il faut uniquement appliquer ton habileté à éviter les occasions. Puis, dérobe-toi, perds connaissance, simule des attaques de nerfs, de rage ou d'épilepsie, crie : « Au feu ! À l'assassin ! » dès que vous serez seuls ; laisse ton manteau ou même plus ; paye un domestique pour taper aux portes aussitôt qu'elle se trouvera enfermée avec toi. Mais résigne-toi à subir, au moins platoniquement, sa passion. Maintenant s'il te faut absolument une rupture, fais-toi surprendre en flagrant délit, par le mari. Tu en seras quitte pour deux mois de prison. C'est peu. Quant à ce procédé, ne le juge pas indécrottable : il est licite autant que légal. Je sais bien que le mari ne voudra peut-être pas te surprendre et que tu t'exposes ainsi à un rendez-vous capital et fort pénible. Je vais t'indiquer le moyen pour attirer dans ton piège l'époux soupçonneux et prudent. Écris-lui une lettre d'amour que tu signeras du nom d'une actrice, jeune et jolie, en lui demandant une heure de tête-à-tête. Tout homme a une tendance à se croire irrésistible. Il viendra. Tu lui auras recommandé d'entrer hardiment sans sonner dans la demeure indiquée. Toi, tu ne mettras point le verrou, et tu résisteras le plus longtemps possible. Soit qu'il se fâche ou qu'il pardonne, il arrangera ton affaire. Aie soin toutefois d'avoir des témoins dans une armoire pour le cas où il se refuserait à toute constatation. L'amour, mon petit, est une chose bien gentille et bien désagréable en même temps. « Quand il est tiré, il faut le boire, comme disait le maréchal de Saxe : malheureusement les vieux vins de la tendresse ne valent pas les vieux vins des caves. Je m'aperçois que je t'ai fait un long sermon, et que je ne te donne, en somme, aucun moyen pratique. Il n'y en a pas. Tout dépend de l'habileté personnelle, de la souplesse et des individus. Tu peux aussi te faire prêtre ? ou te brûler la cervelle ? Il y aurait bien encore... un mariage ! Mais vraiment ne serait-ce point

tomber d'un mal dans un pire. Et puis cela te délivrerait-il ? Enfin, entre nous, sais-tu ce que je ferais, à ta place ? C'est vilain ce que je vais te dire, mais tout est permis pour se défendre. Eh bien, je tâcherais de la rendre mère, s'il en est encore temps. Elle t'en voudra si fort qu'il se peut qu'elle te quitte. Mais je voudrais qu'il y eût dans les collèges un enseignement spécial pour prémunir les jeunes élèves contre les dangers de cette nature. On vous apprend le grec et le latin qui ne vous sont guère utiles, et on ne vous apprend pas à vous défendre des femmes qui sont, en somme, le plus grand danger de notre vie. On devrait nous révéler leur nature, leurs ruses, leur ténacité, et mille autres choses. Nous mettre en garde contre elles. Il est vrai que cela ne servirait peut-être à rien. Je te serre la main, comme on fait à la porte des cimetières, aux gens qu'on ne peut ni soulager, ni consoler. Pour copie conforme :
MAUFRIGNEUSE.



www.miladh.com

021 888 777 42

0901 323 9008